

L'ESSENTIEL

> Chez la majorité des individus, la fréquence et l'intensité des comportements agressifs diminuent dans l'enfance.

> Mais chez une faible proportion, les conduites agressives persistent à l'âge adulte.

> Les principaux facteurs de risque sont l'influence des pairs et le cadre familial.

> Des mesures préventives visent à développer les capacités relationnelles durant l'enfance.

L'AUTEUR



LAURENT BÈGUE-SHANKLAND
professeur de psychologie sociale
à l'université Grenoble-Alpes

De l'enfant à l'adulte violent

Les comportements agressifs à l'âge adulte ont souvent leurs racines dans l'enfance. Loin d'être déterminés durant le développement de l'enfant, ils pourraient être pris en charge par des mesures préventives.

En 1831, dans son livre *Recherches sur le penchant au crime aux différents âges*, Adolphe Quetelet a publié une courbe qui a marqué la criminologie quantitative. S'appuyant sur les chiffres de la criminalité en France entre 1826 et 1829, le statisticien belge avait tracé la fréquence des crimes en fonction de l'âge. Il avait constaté une augmentation de la fréquence relative des délits, violents ou non, au cours de l'adolescence jusqu'à un pic au début de l'âge adulte, puis un déclin jusqu'à la fin de la vie. Les statistiques ultérieures de la justice et de la police dans les pays occidentaux ont corroboré ces observations. De fait, depuis le ^{xv}^e siècle, et dans plusieurs villes d'Europe, on constate que le nombre d'auteurs d'homicides augmente fortement dans la classe d'âge des 10-19 ans, puis décroît de manière marquée jusqu'à 40 ans, avant de poursuivre un très lent déclin jusqu'à 70 ans et plus.

Pendant longtemps, les travaux sur le développement de l'agression ont donc évoqué la courbe âge-crime de Quetelet comme un phénomène majeur. En général, les évolutions qu'elle mettait en exergue étaient imputées à la

conjugaison de facteurs biologiques (maturation physiologique) et sociaux (exposition à des pairs délinquants, opportunités déviantes). Mais en 1992, Richard Tremblay, chercheur en criminologie à l'université de Montréal, a envisagé une autre hypothèse: la courbe âge-crime refléterait, au moins en partie, les variations de l'intervention des instances du contrôle social. Autrement dit, l'augmentation des actes de violence enregistrés traduirait simplement l'intolérance croissante des autorités pour la délinquance des adolescents – ce qui conduirait à la sanctionner de plus en plus sévèrement en fonction de l'âge –, et non une véritable élévation générale de la violence suivie d'un déclin.

Pour Richard Tremblay, non seulement les conduites agressives n'augmenteraient pas avec l'âge, mais elles diminueraient chez la majorité des jeunes. Ceux-ci apprendraient progressivement à faire usage d'autres méthodes de communication et d'influence d'autrui en grandissant. L'observation éthologique des interactions des enfants a confirmé que la majorité abandonnait progressivement ce mode de conduite. Dans une vaste recherche démarrée durant les années 1980 au Canada, Richard Tremblay et ses collaborateurs ont montré

CRUAUTÉ ENVERS LES ANIMAUX ET COMPORTEMENT AGRESSIF

En 1838, Pierre Rivière, un jeune homme de 20 ans aux cheveux et sourcils noirs, front étroit et regard oblique, était jugé pour le triple assassinat de sa mère, sa sœur et son frère, puis condamné à mort. Dans les archives du procès rassemblées par le philosophe Michel Foucault dans son ouvrage *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère* (1973), on découvre qu'il maltraitait rudement et sans motifs ses chevaux, et martyrisait toutes sortes d'autres d'animaux.

Voici ce qu'écrivait le délinquant : « Je crucifiais des grenouilles et des oiseaux, j'avais aussi imaginé un autre supplice pour les faire périr. C'était de les attacher avec trois pointes de clou dans le ventre contre un arbre. J'appelais cela enuepharer, je menais les enfants avec moi pour faire cela et quelques fois je le faisais seul. »

Aujourd'hui, lorsque des tragédies aussi spectaculaires et rares que des meurtres en série ou de masse se produisent, les antécédents des auteurs sont passés au peigne fin, notamment s'il s'agit de jeunes criminels. La cruauté envers les animaux fait partie des indices qui auraient certainement dû inquiéter l'entourage d'Eric Harris et Dylan Klebold qui, le 20 avril 1999 dans le lycée de Columbine, aux États-Unis, ont froidement abattu douze élèves et un enseignant avant de se donner la mort. L'analyse de leur histoire personnelle a montré que ces adolescents de 17 et 18 ans s'étaient vantés d'avoir mutilé des animaux. S'agit-il d'un fait isolé ? L'étude minutieuse des dossiers de 23 auteurs de fusillades en milieu scolaire ayant eu lieu entre 1998 et 2012 confirme que 43 % d'entre eux avaient été violents envers des animaux avant le massacre.

La question des corrélations entre les cruautés envers des victimes animales et humaines est traitée aujourd'hui de manière très systématique. La revue scientifique *Research in Veterinary Science* a recensé 96 publications consacrées à cette question depuis 1960. Dans 98 % des articles, les violences envers les humains et les animaux étaient reliées, ce qu'a confirmé récemment la première enquête réalisée en France sur le sujet auprès de plus de 12 300 adolescents.

La permanence de ce lien statistique a conduit plusieurs autorités publiques à s'intéresser à la manière dont les gens traitaient les animaux afin de déceler ou de prédire les violences envers les personnes. Depuis 2015, la police américaine collecte des données sur les actes de cruauté envers les animaux domestiques, qui sont ensuite mises en relation avec des violences familiales ou des homicides. En psychiatrie, le manuel de référence servant à catégoriser les troubles mentaux prend en compte depuis 1987 les violences commises envers les animaux pour diagnostiquer un problème de comportement. Dans certains pays, les travailleurs sociaux sont sensibilisés au sujet et comptabilisent les signes de maltraitance animale dans leurs indicateurs de problèmes familiaux.

L. Bègue-Shankland, *Face aux animaux. Nos émotions, nos préjugés, nos contradictions*, Odile Jacob, à paraître en février 2022.



qu'une large majorité de garçons des quartiers les plus pauvres avait de moins en moins souvent recours à l'agression physique entre 6 et 15 ans. Seul un petit groupe (4%) ne respectait pas cette tendance et présentait le niveau d'agression le plus élevé, et un autre groupe (14%) n'avait jamais eu de conduite agressive notoire.

Dès lors, il est devenu crucial de s'intéresser aux manifestations précoces d'agression et à leur évolution. Pouvait-on déceler des indices de violence durant l'enfance et, si oui, étaient-ils prédictifs des comportements d'agression chez les adultes ? Ces questions, aussi importantes du point de vue scientifique qu'elles sont sensibles d'un point de vue sociétal, ont suscité plusieurs recherches observationnelles auprès de jeunes enfants dans les crèches, ainsi que des études de suivi longitudinal (au fil des ans) de cohortes. Ces travaux ont mis en évidence un ensemble d'indices plus fréquemment rencontrés durant l'enfance des personnes ayant une conduite agressive à l'âge adulte.

DES SIGNES PRÉCOCES

Les recherches auprès des bébés ont montré que chez la plupart des enfants, la fréquence des comportements agressifs diminue dès la petite enfance. Si, dès 3 mois, le bébé est déjà capable de reconnaître la colère, une émotion universellement liée à l'agression, ce n'est qu'entre 4 et 7 mois qu'il manifeste lui-même de la colère en réponse à la frustration. L'expression des réactions colériques culmine entre 7 et 23 mois, avec une moyenne de 1,3 éclat de colère toutes les 10 heures. La colère enfantine se manifeste ordinairement par des pleurs, des trépignements, des coups de pied et la projection d'objets.

Les actes d'agression augmentent ensuite graduellement jusqu'à 24 mois avec la marche, et à 2 ans une interaction sociale sur quatre est de nature agressive. L'agression instrumentale notamment – par exemple pousser un autre enfant afin d'accéder à un jouet – est rapportée par 30% des parents à 14 mois, mais par 60 à 75% d'entre eux à 30 mois. Des différences sont déjà perceptibles entre les garçons et les filles. À 17 mois, 5% des garçons et 1% des filles manifestent fréquemment des conduites agressives, et cette différence reste constante à 29 mois.

Durant la deuxième et la troisième année, les formes d'agression se diversifient parallèlement à la maturation de la coordination motrice, et leur fréquence diminue. Les conduites agressives apparaissent lors de conflits avec les pairs par l'usage de la force physique (pousser, frapper, donner des coups de pied) ou, de la part des filles, moins enclines à la violence physique, d'agressions verbales et relationnelles, comme l'exclusion.

Ensuite, les conduites d'agression physique déclinent progressivement, mais celles qui